

Exprimer la souffrance de l'absence : enjeux réflexifs d'une enquête sur la vie intime et sexuelle des compagnes de détenus réalisée en période de pandémie

Audrey Higelin-Cruz

Expressing the pain of absence: Reflective issues raised by a survey on the intimate and sexual lives of prisoners' partners conducted during the pandemic

Abstract: This article is based on a qualitative study on the intimate and sexual lives of partners of incarcerated individuals within heterosexual couples, conducted during the COVID-19 pandemic. It aims to explore the reflexive challenges involved in gathering material related to a type of suffering that affects the couple – a social relationship of a particular nature, as it falls within the realm of intimacy and emotion. The article first examines the conditions under which fieldwork and data collection were negotiated in the specific context of the pandemic. The health crisis and successive lockdowns forced the researcher to adopt methods involving physical distance from the study population, creating a form of symmetry between the researcher and participants in terms of social deprivation. These constraints had an impact on the research relationship, especially given the need to establish a bond of trust capable of supporting a longitudinal follow-up of participants over several years. As the fieldwork was gendered – a cisgender heterosexual woman studying a target population of women who identify as cisgender heterosexual – the article then turns to exploring the role of sexuality in the research relationship, using a case study involving a participant followed for over two years. To do so, the interactionist approach serves as the primary analytical framework. Furthermore, by addressing issues of gender and sexuality in/of the research process, the analyses also draw on the epistemology of “situated knowledge.” The nature of the research topic also invites, within the same reflexive dynamic, an engagement with feminist epistemologies and “standpoint theory”.

Keywords: Prison; Sexuality; Intimacy; Reflexivity; Couple.

Dès lors qu'il s'agit d'explorer la dimension sociale de la souffrance, philosophie et sciences sociales entretiennent une relation dialogique féconde, qu'il s'agisse d'étudier la fragilité du lien social¹, l'exclusion et la margina-

* Université Paris Nanterre, Sophiapol (audreyhigelin@yahoo.fr; ORCID: 0009-0005-2974-3523).

¹ Bauman (2005).

lisation², la paupérisation³, les phénomènes d'invisibilisation⁴, ou encore la stigmatisation⁵. L'institution carcérale a quant à elle fait l'objet de questionnements relevant aussi bien de la philosophie, notamment dans son rapport à l'État⁶, que de la sociologie, au prisme du concept d'*institution totale*⁷, et ceci dès les premières occurrences scientifiques interrogeant cet objet de manière critique.

À cet égard, bien que n'étant plus aujourd'hui étudiée comme un monde entièrement clos⁸, la prison conserve pour autant des caractéristiques relatives à l'*institution totale*, qui font d'elle un objet permettant d'explorer la dimension sociale de la souffrance avec une particulière acuité, et de manière plurifocale. Si l'on persistait à croiser les épistémologies, parti pris méthodologique qui s'inscrit dans la dynamique de la théorie critique, approche de la philosophie sociale tendant à analyser la société et les structures du pouvoir en mobilisant les sciences humaines et sociales, il serait fécond de croiser le concept adornien de « vie mutilée »⁹ et l'étude des phénomènes de déni de reconnaissance¹⁰ avec, pour le cas étudié, l'analyse récente de la prison comme une institution dégradante¹¹. Mais si la démarche adornienne peut tout-à-fait s'inscrire dans le champ des sciences sociales, c'est dans des traditions sociologiques telles que l'interactionnisme et les épistémologies du « point de vue »¹² (*Standpoint*) que va s'inscrire le présent article.

En se fondant sur une recherche sur la vie intime et sexuelle des compagnes de détenus au sein de couples hétérosexuels, cet article propose d'interroger les enjeux réflexifs d'une enquête tendant à recueillir un matériau relatif à un type de souffrance impliquant une relation sociale d'une nature particulière parce qu'affective. Cette recherche consiste en effet à étudier une composante de l'« expérience carcérale élargie »¹³, à savoir la relation « de couple », du point de vue de la compagne de détenu, et la souffrance que la compagne de détenu peut éprouver à être privée de plusieurs com-

² Paugam (1996).

³ Simmel (1907), Geremek (1987), Paugam (1991).

⁴ Le Blanc (2009), Voirol (2013).

⁵ Goffman (1961, 1963).

⁶ Foucault (1975).

⁷ Goffman (1961).

⁸ Rostaing (1998), Combessie (2018).

⁹ Adorno (1954).

¹⁰ Honneth (2008).

¹¹ Rostaing (2021).

¹² Hartsock (1983).

¹³ Touraut (2012).

posantes de cette relation intime. En effet, les travaux interrogeant prison et famille, ou prison et intimité – en particulier ce segment de l'intimité qu'est la sexualité – sont éclairants sur la possibilité de maintenir des liens familiaux en prison, les dispositifs institutionnels à l'œuvre pour ce faire¹⁴, l'exercice d'une sexualité, relationnelle ou non¹⁵, ainsi que le rôle surdéterminant des femmes, mères, sœurs, compagnes, dans le maintien des liens sociaux et l'entretien matériel des détenus¹⁶. La question du caractère genré du terrain y est en outre de plus en plus souvent abordée¹⁷. Ils évoquent toutefois peu, ou de manière incidente, la souffrance qui est associée à la condition de la compagne mise dans cette situation de déprivation sociale, intime et sexuelle. Choisir pour population-cible les femmes qui se déclarent hétérosexuelles cisgenres n'est donc pas qu'un choix mu par la seule représentativité statistique¹⁸. C'est également une volonté d'interroger par la marge – le couple au prisme de la détention du point de vue de la femme – la question centrale du genre comme rapport de pouvoir. En outre, pour rejoindre Gwenola Ricordeau, et en dépit du développement de travaux scientifiques à ce sujet, évoqués plus haut, l'attention portée aux proches de détenus, qui sont majoritairement des femmes, reste très modeste, alors même qu'elles ont le monopole de la solidarité : « rien de mystérieux ici : c'est le rôle social attendu des femmes (particulièrement des mères et des épouses), et l'attention aux autres est souvent pensée comme une qualité “naturellement féminine” »¹⁹. Cet article se fixe ainsi pour objectif d'apporter un éclairage complémentaire sur le vécu des femmes dont le conjoint est incarcéré.

Le choix a été fait d'orienter le regard sur le vécu des compagnes de manière exclusive, dans, hors, et par rapport à la dyade. Cela permet d'éviter de se contenter d'une analyse au prisme du *care*²⁰ et du travail domestique dans leurs dispositions relationnelles qui, bien que pertinente dans

¹⁴ Lancelevée (2011).

¹⁵ Gaillard (2009), Joël (2017).

¹⁶ Touraut (2012).

¹⁷ Cardi (2008), Joël (2017), Chetcuti-Osorovitz (2021).

¹⁸ En mars 2025, la France comptait 82 152 personnes incarcérées, parmi lesquelles 79 335 sont des hommes (Ministère de la Justice, 2025), dont un grand nombre se définit “en couple”. L'étude la plus récente dont nous disposons à ce sujet (INSEE, 2002) établit que la proportion d'hommes détenus ayant vécu une ou plusieurs relations qu'ils qualifient “de couple” est comparable à celle des hommes en ménage.

¹⁹ Ricordeau (2019).

²⁰ Le *care* sera entendu comme « la disposition à se soucier du bien-être d'autrui, la sensibilité à l'égard de la vulnérabilité des autres, les attachements affectifs à ceux qui nous sont chers », Paperman (2005).

le cas d'espèce²¹, présente le risque d'engager l'enquêtrice à chausser les « lunettes du genre »²² et passer à côté de dispositions inattendues de la part des actrices. D'un point de vue méthodologique, il a été décidé, pendant l'enquête, de partir des catégories des actrices pour définir les contours de la notion de couple. Il existe de multiples définitions du couple, l'une d'elles le considérant comme une dynamique conjugale qui, au-delà de l'amour, intègre des dimensions sociales, ainsi que des engagements juridiques et moraux²³. D'un point de vue théorique, le parti sera pris de ne pas verser dans une labellisation trop formelle et le terme de relation affectivo-sexuelle²⁴ sera préféré à celui de couple. Il présente l'avantage d'embrasser un spectre très large de « relations intimes » (*intimate relationship*)²⁵, reconnues ou analysées comme telles, dépassant ainsi tout cadre normatif. Dans une perspective là encore ascendante, on considérera la sexualité de manière extensive²⁶ comme « des activités, des temporalités, des lieux et des causes définis comme sexuels »²⁷, par les actrices elles-mêmes, ou à l'issue de l'analyse²⁸.

Le fait qu'il s'agisse d'une enquête menée par une femme, sur une population-cible composée uniquement de femmes, dans des réseaux quasi-exclusivement féminins, sur un sujet sensible du ressort de l'intimité, a nécessairement posé des questions de réflexivité à l'enquêtrice – questions renforcées par la nature spécifique du terrain. La recherche ayant débuté en avril 2020, au début de la crise sanitaire, sans perspective de réouverture des prisons et locaux d'accueil des familles, la décision a été prise de mener une ethnographie numérique sur des groupes de compagnes de détenus, qui a d'abord consisté en des observations en ligne. Le recrutement des enquêtées s'est également fait via ces sites. Ce rapport décorporisé au terrain a nécessairement introduit des biais, notamment concernant

²¹ Paperman (2005).

²² García (2021).

²³ Cicchelli-Pugeault, Cicchelli (1998), Santelli (2018).

²⁴ Terme également préféré par Audrey Higelin Cruz et Altea Vaccaro pour l'appel à articles de la Revue Champ Pénal / Penal Field intitulé : « Relations intimes et détention : enjeux, transformations et continuités » publié en janvier ; consultable sur ce lien : <https://journals.openedition.org/champpenal/16389>.

²⁵ Giddens, Mouchard (2006) ; Piazzesi *et al.* (2020).

²⁶ Combessie, Mayer (2013).

²⁷ Plummer (1998, 228).

²⁸ Ce parti était également celui retenu par les auteurs de l'AAC des journées d'études des RT 28 « Recherches en sciences sociales sur la sexualité » et 33 « Sociologie de la famille et de la vie privée » de l'Association Française de Sociologie intitulées « Intimités relationnelles contemporaines » organisées en septembre 2024, et dont l'autrice faisait partie ; voir AAC : <https://calenda.org/1145880>.

la sélection des enquêtées, et influencé les stratégies de présentation de soi. Le terrain numérique étant riche de possibilités, mais aussi « terreau d'ambiguïtés »²⁹, cela en rajoute à la nécessité d'analyser la relation d'enquête. Le contexte dans lequel s'inscrit l'enquête, à savoir la crise sanitaire et ses confinements successifs, a créé de fait une forme de symétrie entre l'enquêtrice et les enquêtées. La pandémie a eu des conséquences sur les interactions sociales qui s'imposaient à tous, et des travaux tendent à en démontrer les conséquences en termes de souffrance de la population³⁰ : enquêtrice et enquêtées découvraient une situation inédite face à laquelle elles déployaient des stratégies d'adaptation pour maintenir des rapports sociaux. Mais il apparaît que les conditions de confinement des prisons ont redoublé la déprivation sociale des compagnes de détenus, en espaçant les visites au parloir, en les soumettant à une plus grande imprévisibilité, ou encore en intermédiant la coprésence des couples par une vitre en plexiglas. Concernant l'enquêtrice, qui avait prévu une enquête ethnographique *in situ* et préalablement négocié son terrain, elle s'en est de fait retrouvée déconnectée, devant reconstruire son objet et ses stratégies d'enquête – c'est également une souffrance relative à l'absence d'interaction sociale, d'une moindre mesure certes, qu'il lui a fallu gérer. La relation d'enquête, pour enquêtrice et enquêtées, s'est ainsi construite relativement au contexte, alors surdéterminant. Cet aspect de l'enquête n'a pas été sans conséquences sur la nature des relations nouées entre enquêtrice et enquêtées, et sur les possibilités d'un suivi longitudinal : l'absence relative de vie sociale libérait du temps, normalisait les longues conversations téléphoniques, et créait une demande d'interaction forte. Autant d'aspects abordés dans les développements qui vont suivre.

Aussi cet article vise-t-il dans un premier temps à interroger les conditions de négociation du terrain et de recueil du matériau dans le contexte spécifique détaillé plus haut, à savoir une ethnographie numérique (1) ce qui repose notamment sur un travail de réflexivité biographique³¹, lié à la manière dont la chercheuse est perçue sur le terrain, et aux ajustements qu'elle opère par conséquent dans son positionnement. En évitant les écueils de « je méthodologique »³², on étudiera les enjeux réflexifs de l'enquête pour leur valeur heuristique, en objectivant les effets de position

²⁹ Lennes (2024).

³⁰ Pour des éléments précis et multisitués, se référer à : <https://www.insee.fr/fr/information/4479280>.

³¹ Clair (2022).

³² Olivier de Sardan (2000).

et les biais qui traversent toute enquête qualitative³³. Ces derniers sont particulièrement significatifs dès lors qu'il s'agit de terrains sensibles, tels que ceux qui posent la question de savoir comment on peut dire la sexualité, et requièrent par conséquent l'instauration d'un véritable rapport de confiance dans la relation d'enquête. Ainsi conviendra-t-il aussi d'étudier la sexualité dans la relation d'enquête (2), afin de déterminer en quoi la prison serait le lieu de la binarité sexuelle essentialisée.

Pour ce faire, l'approche interactionniste sera le cadre analytique principal. D'une part, s'agissant de l'objet, ce cadre théorique place la sexualité dans des enjeux plus larges, comme la sociabilité³⁴, et pose ainsi un regard détaché de toute prédéfinition de cet objet. Le cadre interactionniste permet en outre de compléter la portée du concept de script sexuel³⁵ par le potentiel de l'interaction qui peut valider, invalider ou contourner partiellement le script attendu dans un contexte précis. Cette approche sied en outre particulièrement bien à l'étude des stratégies de présentation de soi et de la négociation des limites (*boundary-negotiation*)³⁶. Considérant en outre les questions de genre et de sexualité dans/de l'enquête, les analyses développées s'inscriront dans l'épistémologie de la « connaissance située » (*situated knowledge*)³⁷. Cette posture permet enfin d'interroger la manière dont la relation d'enquête est traversée par des rapports de pouvoir – qu'ils soient institutionnels, de genre, ou de classe, et reconfigurée par les dispositifs pénitentiaires. La nature de l'objet engage également, dans la même dynamique réflexive, à emprunter aux épistémologies féministes et à la « théorie du point de vue » (*Standpoint*)³⁸, dans une démarche d'objectivation du sujet connaissant³⁹.

1. Des conditions d'enquête déterminées par l'ethnographie numérique

L'enquête s'est déroulée principalement en ligne, qu'il se soit agi des observations/participations sur des groupes de compagnes de détenus sur le réseau social Facebook ou de la prise de contact avec les enquêtées aux fins

³³ Giami *et al.* (1993), Levinson (2008).

³⁴ Jackson, Scott (2010).

³⁵ Gagnon, Simon (1973).

³⁶ Lombard (2022).

³⁷ Geertz (1973).

³⁸ Hartsock (1983).

³⁹ Dorlin (2021).

d'entretiens – sur ces mêmes groupes. Les groupes de discussion seront considérés pour ce qu'ils sont : des espaces sociaux en tant que tels. Au-delà, il paraît fécond de considérer ces espaces d'interconnaissance au prisme de la théorie des champs de Bourdieu⁴⁰ en ce qu'ils sont des microcosmes sociaux relativement autonomes, en tout cas fermés, reposant sur une coupure entre les initiés et les profanes, régis par des règles qui leur sont propres et poursuivant une fin spécifique. Les groupes de compagnes de détenus sont en effet des terrains fermés et non-mixtes : pour être autorisée à y entrer par une administratrice, souvent l'une des membres les mieux dotées en capitaux culturels et sociaux, il convient de démontrer *a priori* que l'on est une femme, et que l'on a un proche (compagnon, frère, fils, très exceptionnellement père) détenu par l'envoi d'une preuve de détention de ce dernier, le plus souvent un document de virement à l'établissement pénitentiaire sur lequel figure le numéro d'écrou du détenu. Une fois l'autorisation accordée, il faut valider une « charte de bonne conduite », qui s'assortit parfois de questions personnelles, à l'appréciation des administratrices du groupe, qui peuvent encore à ce stade censurer l'accès – accès qui peut être révoqué à tout moment, puisqu'elles ont le pouvoir de « bloquer » un membre et ainsi l'exclure du réseau. L'observation sur une longue durée de ces groupes et l'analyse des entretiens a également mis au jour l'existence d'un discours stéréotypé de ses membres, ce qui repose sur un sens du jeu et d'un habitus propre à ce champ⁴¹. Enfin, ces groupes sont des terrains de conflits et on y observe des logiques de pouvoir : les groupes sont labiles, ils se ferment et se recomposent autour de nouvelles têtes de réseau, ce qui rend leur fréquentation, et par suite le travail du sociologue, soumis à une grande instabilité.

Dans ce contexte particulier des interactions en ligne, les stratégies de présentation de soi et tentatives de positionnement de l'enquêtrice sont intéressantes pour ce qu'elles disent, au sein de la relation d'enquête, des enquêtées elles-mêmes. De même, le caractère genré du terrain, inhérent à l'objet de la recherche (1.1.), appelle-t-il une analyse du genre de la relation d'enquête⁴², qui passe par celle du sexe de l'enquêtrice et de ses effets dans le recueil du matériau (1.2.).

⁴⁰ Bourdieu (2014).

⁴¹ Bourdieu, Wacquant (1992).

⁴² Bell (1993).

1.1. Stratégie de présentation de soi en terrain numérique

L'enquêtrice ayant été empêchée d'accéder physiquement aux établissements pénitentiaires, le choix a été fait d'enquêter sur les derniers espaces disponibles : les groupes d'entraide, de soutien, et de discussion de compagnes de détenus. Le terrain a été volontairement long : les périodes d'observation en ligne se sont étendues, par intermittence, de mars 2020 à juin 2023. Il s'est agi d'observer les interactions des membres des groupes de soutien de compagnes⁴³ de détenus. Les groupes étudiés se divisent en deux catégories : le « groupe-mère » *Attendre notre sortie*⁴⁴ et les « groupes satellites ». *Attendre notre sortie* est un groupe créé et principalement animé par une compagne de détenue, Nathalie, diplômée de l'enseignement supérieur, travaillant dans le domaine social, ayant une présence médiatique assumée dans la défense des droits des détenus. Elle est en couple au début de l'enquête avec Jean-Luc depuis 4 ans : ils étaient amis avant l'incarcération de ce dernier, s'étaient perdus de vue, ont renoué pendant son incarcération puis ont débuté une « histoire d'amour » en cours de détention (*sic*). Jean-Luc a purgé une peine de prison de 10 ans, elle l'a « accompagné » (*sic*) les trois dernières années en maison d'arrêt et en centre de détention⁴⁵. *Attendre notre sortie* est un groupe d'information sur la détention, ouvert à tous : proches de détenus, professionnels du droit, de la recherche, du soin, citoyens intéressés ou concernés. Il se veut être un espace d'information et de mise en lien de personnes concernées avec des professionnels ou des pairs. Les savoirs professionnels et expérientiels⁴⁶ y sont aussi souvent mobilisés que les communications plus personnelles (demande de soutien moral, dispensation de nouvelles, annonce de sortie, etc.). L'administratrice est aidée par des modérateurs et modératrices⁴⁷ dans l'animation du groupe. Acculturée aux recherches en sciences sociales et enquêtes journalistiques, y ayant à plusieurs reprises participé, elle a joué le rôle de *gatekee-*

⁴³ Par convention, nous parlerons de « groupes de compagnes », parce que les modératrices/administratrices sont systématiquement des compagnes de détenus, ainsi que la majorité des membres. Toutefois, il convient de préciser que dans les groupes non-mixtes évoqués, les membres peuvent également être des sœurs ou des mères, plus rarement d'autres femmes de la parentèle.

⁴⁴ Le nom du groupe a été pseudonymisé. 1260 membres au début de l'enquête, au 28 mars 2020, plus de 1400 membres au 5 mai 2025 – groupe quasi-inactif (absence de *posts* et d'interactions significatives entre les membres) depuis 18 mois.

⁴⁵ Au jour de la rédaction du présent article, le couple est séparé depuis deux ans.

⁴⁶ Gardien (2024).

⁴⁷ Ils ont connu des changements réguliers ces dernières années.

*per*⁴⁸ pour l'enquêtrice, notamment en ce qui concerne les entretiens, et dès lors qu'il a fallu rassurer les autres membres du groupe de compagnes de détenus sur le sérieux de la démarche. Elle a également facilité l'accès de l'enquêtrice sur les « groupes satellites » : plus fermés, non-mixtes, réservés aux femmes proches de détenus, ils peuvent compter entre quelques dizaines ou centaines de membres. Ces groupes cultivent un entre-soi fort et présentent des caractéristiques qui rendent leur analyse difficile : ils sont nombreux, souvent éphémères, changent régulièrement de nom, se composent et se recomposent en fonction de logiques de pouvoir internes qui échappent à l'enquête. En effet, qu'il s'agisse du groupe-mère ou des satellites, des réseaux d'interconnaissance se tissent en parallèle, dans des discussions privées entre les membres ou des « salons de discussion »⁴⁹, lieux de l'expression d'enjeux de pouvoir. Certaines femmes appartiennent à plusieurs groupes, qui peuvent être concomitants ou concurrents, de manière labile. En outre, les *posts*⁵⁰ sont souvent éphémères : postés puis enlevés quelques heures ou jours plus tard, l'observation doit donc y être systématique. L'analyse au prisme des réseaux est ainsi rendue malaisée. Toutefois, pour les présents développements, il n'est pas besoin d'aller au-delà de savoir que toutes les administratrices des groupes satellites ont transité, plus ou moins durablement, en y interagissant à des degrés divers, par le groupe-mère, et que tous les groupes ont le même fonctionnement : administratrice(s), modératrice(s), charte de bonne conduite, possibilité arbitraire de « bloquer » un membre. L'enquête y a été présentée simplement, mais avec plus de précaution sur les groupes satellites que sur le groupe-mère : l'enquêtrice a évoqué son travail sur la vie intime des compagnes de détenus, leur quotidien, leur rapport au couple. La méthode était toujours la même : un *post* présentant l'enquête était publié sur le groupe après validation de la modératrice.

C'est dans les interactions interpersonnelles et les entretiens qu'il a fallu déployer une stratégie de présentation de soi propre à l'espace numérique. Le caractère décorporéisé de la relation d'enquête a obligé l'enquêtrice à être explicite à son sujet, tentant de compenser ce qu'elle ne pouvait pas donner à voir de son âge et son *hexis* corporelle. Ainsi l'enquêtrice s'est-

⁴⁸ Le terme de *gatekeeper*, hérité des *gendered fields*, paraît ici adapté compte tenu de la nature genrée du terrain. Il paraît en outre heuristique en ce qu'il s'agit du champ carcéral. Si Nathalie est à la fois une *gatekeeper* et une tête de réseau, les termes ne seront pas employés l'un pour l'autre, certaines enquêtees ne présentant pas les deux caractéristiques – même s'il est vrai que c'est fréquent.

⁴⁹ Modalité technique de discussion sur un groupe Facebook.

⁵⁰ *Post* est le terme générique employé pour les messages postés sur les groupes Facebook.

elle présentée comme une femme de 42 ans, en couple depuis plus de 20 ans et mariée, témoignant ainsi de « dispositions acquises de longue date qui répondent à un souci fréquent pour les femmes dans leurs interactions quotidiennes de donner d'elles-mêmes une image sociale acceptable [...] ces dispositions acquises sont transformables en ressources lorsqu'on est une femme hétérosexuelle et qu'on vit en couple »⁵¹. Enquêtant sur une population de femmes, dont l'observation tendait *a priori* à laisser penser qu'elles participaient du modèle traditionnel de la *sexualité conjugale*⁵², l'enquêtrice a mobilisé ces ressources afin de paraître rassurante pour les enquêtées. Le modèle de la sexualité conjugale est un modèle dans lequel

l'activité sexuelle n'est pas perçue comme révélant des choix, des préférences ou des orientations personnelles. L'échange sexuel est au service d'une construction conjugale ou sentimentale qui l'englobe et la contient (dans tous les sens du terme). L'idée d'une activité sexuelle extraite de son enveloppe relationnelle ou matrimoniale est considérée dans cette optique comme immorale ou risquée⁵³.

Les enquêtées ont été recrutées par la méthode de la boule de neige, déjà expérimentée pour les recherches sur la sexualité⁵⁴. Les têtes de réseaux étaient à l'initiative de la plupart des interactions, ou au moins les « validaient »⁵⁵. Plus rarement, les enquêtées contactaient directement l'enquêtrice à l'issue du *post*. Cette modalité de recrutement ascendante, bien que rare, est intéressante, en ce qu'elle fait de l'enquêtrice l'objet d'un choix, renversant ainsi le rapport traditionnel d'enquête. Dans ces entretiens reviennent souvent les précautions prises par l'enquêtée avant la prise de contact, que favorise l'enquête à partir des réseaux sociaux numériques : aller voir la photo du profil de l'enquêtrice sur Facebook et les informations laissées en mode public, la chercher sur Google, poster des demandes d'informations à son sujet sur d'autres groupes dans lesquelles elle n'est pas – par choix ou par censure de l'administratrice, etc. Cela engage l'enquêtrice à une négociation des limites (*boundary-negotiation*) sur un terrain considéré comme « une zone interpersonnelle d'efforts pour arriver à une

⁵¹ Clair (2012).

⁵² Bozon (2001). Dans sa théorie des « orientations intimes », Michel Bozon distingue trois modèles : le « désir individuel », la « sexualité conjugale » et le « réseau conjugal ». Le modèle de la sexualité conjugale est celui dans lequel l'activité sexuelle est intégralement rattachée au couple et subordonnée aux sentiments qui le traversent.

⁵³ Bozon (2001, 22).

⁵⁴ Mossuz-Lavau (2002).

⁵⁵ Le champ lexical de la validation est très présent dans le matériau empirique. Ainsi l'enquêtrice a-t-elle souvent entendu des enquêtées lui dire qu'elle avait été « validée » par telle ou telle tête de réseau.

compréhension mutuelle, une intelligibilité, au milieu de la différence »⁵⁶. En effet, la question a été de savoir que faire face à une demande d'ajout Facebook sur le profil privé de l'enquêtrice (avec lequel elle était inscrite sur les groupes – ce qu'elle a pu considérer comme une maladresse au début de l'enquête avant de réaliser que cela correspondait à un impératif d'authenticité attendu par les enquêtées)⁵⁷, formulée par une enquêtrice. Fallait-il par principe censurer toute demande ? Les accepter en mode « restreint »⁵⁸, ou les filtrer en fonction du degré d'intimité entre enquêtrice et enquêtée – ce qui imposait de définir des critères pour évaluer cette intimité et, partant, la relation d'enquête ? N'accepter que les têtes de réseau, participant là du « cynisme de l'enquêteur »⁵⁹ ? C'est ce dernier parti qui a été pris, mais en mode « restreint ».

Les entretiens ont été exclusivement menés par téléphone, sans usage de la visioconférence. Cette pratique, bien que déjà ponctuellement employée, est peu renseignée par les sciences sociales jusqu'à la crise sanitaire de 2020, voire a fait l'objet de doutes méthodologiques parce que contrevenant à certains présupposés de l'enquête ethnographique, à savoir notamment l'observation de la scène sociale comme élément d'interprétation de l'entretien⁶⁰. Nécessité faisant loi, non seulement la pratique s'est normalisée pendant la crise sanitaire, mais elle a fait l'objet de travaux réflexifs⁶¹. Les champs de l'intimité et de la santé, propices au recueil de récits de vie, en ont présenté les vertus⁶², l'interaction sans coprésence libérant la parole et diminuant l'asymétrie des rapports de pouvoir au sein de la relation d'enquête. C'est d'autant plus vrai lorsque les entretiens sont biographiques, ce qui fut le cas dans la présente enquête, pour les premiers entretiens avec chaque enquêtée.

⁵⁶ Lombard (2022, 17).

⁵⁷ Pour une étude fine de la manière dont enquêteurs et enquêtés s'appréhendent réciproquement dans une ethnographie en ligne se référer à Lennes (2022).

⁵⁸ Il existe plusieurs modalités de contact sur Facebook dès lors qu'on accepte une mise en lien. Le mode restreint ne permet au contact d'accéder qu'aux informations en « mode public ». Cette modalité permet de faire une différence symbolique entre quelqu'un que l'on accepte dans son réseau, parmi ses « amis » Facebook, et quelqu'un que l'on n'accepterait pas. Toutefois, la personne en question n'a pas accès à plus d'informations qu'une personne hors réseau.

⁵⁹ Schwartz (1993).

⁶⁰ Beaud (1996).

⁶¹ Lévy-Guillain, Sponton, Wicky (2022).

⁶² Roudaut, Derbez (2022), Milon (2022).

Enfin, il convient de mentionner qu'outre la fréquentation longue du terrain, le suivi longitudinal⁶³ des enquêtées, par des interactions régulières sur Messenger et des entretiens téléphoniques réguliers, a contribué à installer une situation d'interconnaissance forte.

1.2. Enquêter en tant que femme et se comporter *comme telle* : l'hétéronormativité comme condition d'enquête

Compte tenu de l'objet de la recherche et de la nature du terrain, l'accès de l'enquêtrice a été d'abord et de manière surdéterminante conditionné à son genre. Enquêter sur l'intimité et la sexualité a été facilité par le fait d'être une femme, le rôle socialement assigné aux femmes les associant traditionnellement à la prise en charge de l'affectif et du relationnel⁶⁴. Le fait d'être une femme était en outre le plus petit dénominateur commun avec les enquêtées, mais aussi la condition *sine qua non* d'accès aux groupes.

Sophie : Je t'ai acceptée sur le groupe parce que Nathalie m'a dit que t'étais clean. Mais attention, rien ne sort d'ici. Ici on se comporte comme en prison, on fait tout pareil.

L'enquêtrice : Comme en prison ? C'est-à-dire ?

Sophie : On veut vivre comme vivent nos hommes. Par exemple, les femmes de pointeurs⁶⁵, on les éjecte. Il y en a qui viennent et qui ne disent pas pourquoi leur gars est en prison, mais au bout d'un moment ça se sait, on se connaît toutes, ça parle... Parfois il y a aussi des gens de l'AP, du SPIP⁶⁶, qui veulent nous fliquer, on se méfie. Ou des mecs qui se font passer pour des femmes, ça on fait super attention.

L'enquêtrice : Mais il y a aussi des pères et des frères de détenus, qui voudraient pouvoir échanger ?

Sophie : C'est réservé aux femmes, c'est comme ça, on veut être en sécurité c'est tout⁶⁷.

⁶³ Il s'agit d'un suivi des enquêtées sur un temps long, consistant à multiplier les interactions et entretiens.

⁶⁴ Santelli (2018).

⁶⁵ Il existe une hiérarchie symbolique très agissante concernant les détenus, en fonction de la nature de leur crime ou délit. « Pointeur » désigne un violeur d'enfant. Il se situe au bas de la hiérarchie et fait souvent l'objet d'une protection particulière de l'administration pénitentiaire en ce qu'il peut être stigmatisé par les autres détenus et victime de violences réelles et/ou symboliques.

⁶⁶ AP : Autorité Pénitentiaire ; SPIP : Service Pénitentiaire d'Insertion et de Probation.

⁶⁷ Sophie, 28 ans, niveau bac professionnel, sans emploi, modératrice d'un groupe de compagnes fréquenté par l'enquêtrice pendant 5 mois avant d'en avoir été bloquée

Cet extrait d'entretien appelle plusieurs remarques. D'une part, on voit le rôle des *gatekeepers* dans l'accès au terrain. La validation de l'une d'entre elles, en fonction de son réseau d'influence et de la nature de son influence, ouvre les portes des groupes concomitants mais peut fermer celles des groupes concurrents. Nathalie, en sa qualité d'administratrice d'un des plus grands groupes en nombre, et du fait de l'influence qu'elle exerce en qualité de personne fortement dotée en capitaux, est une facilitatrice pour l'enquêtrice. D'autre part, on observe dans la non-mixité non-négociable de ces groupes la volonté de créer une *safe place*, préservée des hommes, relégués dans les représentations des enquêtées au contrôle social et à la sanction (Administration pénitentiaire, SPIP). Dans cet espace non-mixte, les femmes se veulent « en sécurité ». On voit également s'exprimer une question de norme et de système de valeurs : les membres excluent les femmes de « pointeurs ». Dans ce cas d'espèce, la norme sociale se confond avec la norme juridique, et le champ des compagnes de détenus s'identifie comme un sous-champ du champ pénal, en voulant explicitement en respecter les valeurs – ce qui peut également être vu comme une manière de partager le quotidien de leur compagnon, de « faire couple ».

En ce qui concerne les normes sociales, il est établi que les femmes enquêtrices font face, sur le terrain, à des attentes et des contraintes relatives à leur genre, disposant ainsi d'un répertoire de rôle plus restreint que les hommes, et sujets à des stéréotypes⁶⁸. Évoluant sur un terrain qui révélait, *a priori*, une conception hétéronormative⁶⁹ des rapports de genre, l'enquêtrice a, autant que possible, conformé ce qu'elle donnait à voir dans ses interactions à ces contraintes normatives. Toutefois, la nature de son objet, à savoir une enquête portant notamment sur la sexualité des femmes, lui a montré les limites à ne pas franchir. Confortée dans son enquête par la richesse des entretiens sur les aspects de l'intimité sexuelle des enquêtées, elle s'est risquée à diffuser un questionnaire abordant la question du répertoire des pratiques sexuelles, après 8 mois d'enquête et d'interactions sur les groupes. Ce questionnaire a préalablement été « testé » par les administra-

par une administratrice, 212 adhérentes au jour de l'entretien, le 3 mai 2021. En couple avec François, régulièrement incarcéré, qui purge une peine de 8 mois au jour de l'entretien.

⁶⁸ Friedman (1986).

⁶⁹ Pour hétéronormativité, nous reprendrons la définition qu'en donne Judith Butler dans *Trouble dans le genre*, avec les mots de Cynthia Kraus, sa traductrice : « Le système, asymétrique et binaire, de genre, qui tolère deux et seulement deux sexes, où le genre concorde parfaitement avec le sexe (au genre masculin le sexe mâle, au genre féminin le sexe femelle) et où l'hétérosexualité (reproductive) est obligatoire, en tout cas désirable, et convenable » (Butler 2005, 24).

trices du plus gros groupe d'enquêtées, *Attendre notre sortie*, sans remarques significatives. Il durait entre 15 et 25 minutes en fonction du profil des répondantes et comportait un degré de granularité assez fin concernant leur vie sexuelle : leur était par exemple demandé avec combien d'hommes elles avaient eu des relations sexuelles dans leur vie, et les interrogeait sur leur répertoire de pratiques avec des termes explicites. Aussi étaient-elles confrontées à des questions du type « vous êtes-vous déjà masturbée » ou encore « avez-vous déjà pratiqué la pénétration anale⁷⁰ ». À la diffusion du questionnaire, une campagne de dénigrement s'est déclenchée sur certains groupes satellites, où l'enquêtrice était qualifiée de « tordue », « obsédée sexuelle », ou encore de « perverse »⁷¹.

On peut analyser les réactions des enquêtées par rapport au questionnaire sur les pratiques sexuelles à l'aide de la théorie des cadres de l'expérience d'Erving Goffman (1991). Cette dernière postule que le cadre est le référentiel permettant d'organiser une interaction, prodiguant ainsi aux acteurs les bons codes sociaux, à savoir les clés (*keys*) leur permettant de se comporter de manière ajustée dans une interaction en fonction du contexte. Diffuser un questionnaire à ce point explicite et invasif auprès d'enquêtées participant du modèle de la sexualité conjugale, qui postule que la sexualité et sa pratique n'ont de sens qu'au sein du couple, avait été une « erreur de cadrage ». Cette erreur est le fait d'une analyse trop rapide de la population enquêtée⁷², et a été à l'origine d'une « rupture de cadre » qui a failli valoir son terrain à l'enquêtrice. Le postulat selon lequel les mêmes femmes qui étaient promptes à parler ouvertement de leur sexualité en entretien seraient disposées à répondre à un questionnaire tendant à objectiver le répertoire de leurs pratiques était invalide. Le cadre posé par l'entretien était celui de la confiance, impression renforcée par le suivi longitudinal, qui avait permis à la relation enquêtrice/enquêtées de s'installer, et l'intermédiation du téléphone qui évitait la gêne éventuelle occasionnée par la coprésence. Celui posé par le questionnaire était objectivant. Cette expérience d'enquête a été riche d'enseignements pour l'enquêtrice qui a ensuite redoublé de précautions pour conformer son identité aux normes du groupe⁷³, comme le faisaient les compagnes concernant le milieu car-

⁷⁰ Les questions se sont inspirées, en ce qui concerne la formulation, de celles posées dans les enquêtes *Analyse des comportements sexuels en France (ACSF)*, Ined, 1992, et *Contexte de la sexualité en France (CSF)*, Ined, 2007.

⁷¹ Verbatims des commentaires des groupes, 9 mai 2021.

⁷² Population connue depuis 8 mois, ayant fait l'objet de nombreux entretiens et d'interactions sur les groupes internet fréquentés.

⁷³ Gourarier (2011).

céral d'abord, les groupes de soutien ensuite, rendant alors « saillantes les normes présidant aux systèmes classificatoires des enquêtés »⁷⁴. Le cadre dominant étant légitimé par les interactions qui se déroulent en adéquation avec la référence initiale, en mettant son comportement en conformité avec les normes agissantes dans le groupe enquêté, l'enquêtrice a ainsi, pour les besoins de son enquête, concouru au renforcement d'une forme d'hégémonie hétéronormative. Cet expérience témoigne en effet du fait qu'enquêter sur la sexualité fait courir plusieurs risques, au titre desquels celui d'être identifié à son objet⁷⁵, ou celui de se voir prêter de « mauvaises intentions »⁷⁶. En réponse aux commentaires dénigrants, les membres des groupes ayant déjà fait l'objet d'entretiens ont répondu, qualifiant l'enquêtrice de « personne adorable » ou encore de « femme sérieuse »⁷⁷. L'enquêtrice expérimentait là à ses dépens le fait qu'« être confrontée aux normes de genre du groupe étudié, voire devoir s'y plier soi-même, est une façon très efficace d'accéder à ces mêmes normes »⁷⁸. Elle a ensuite été bloquée de plusieurs groupes et a cru avoir « grillé son terrain », mais le travail de réhabilitation des têtes de réseau et une relative discrétion sur les groupes pendant plusieurs semaines ont permis de rétablir des conditions d'enquête convenables et pérennes.

Cet exemple met enfin en exergue la perception que les enquêtées peuvent avoir de la chercheuse, construite au prisme de la division entre capital sexuel et capital maternel⁷⁹. Si la perception au regard du capital sexuel a pu poser problème, celle relative au capital maternel s'est montrée facilitante. L'âge a notamment été rassurant pour les enquêtées les plus jeunes. Orientées vers l'enquêtrice par les têtes de réseau, souvent des femmes plus âgées qu'elles et peu éloignées en âge de l'enquêtrice, les enquêtées les plus jeunes⁸⁰ se sont également livrées spontanément dans des entretiens biographiques mettant davantage en exergue leur enfance, les relations avec leurs parents, leurs problèmes d'insertion sociale et la nature de leur relation avec leur compagnon incarcéré. À cet égard, elles se sont montrées très motivées pour un suivi longitudinal et en demande, à chaque entretien, de conseils relatifs à leur relation de couple. L'enquêtrice

⁷⁴ Ivi (174).

⁷⁵ Mathieu (2022).

⁷⁶ Trachman (2013).

⁷⁷ *Ibidem*.

⁷⁸ Avanza, Fillieule, Masclat (2015).

⁷⁹ Fidolini (2015).

⁸⁰ Pour la démonstration, on isolera un groupe d'enquêtées entre 18 et 27 ans, dont l'une des particularités est d'être moins bien dotées en capitaux que les têtes de réseau, et plus isolées socialement. N=18.

s'est quant à elle retrouvée confrontée à la question de la juste distance relationnelle à garder face à ces sollicitations explicites, dont la pression était renforcée par le caractère régulier et répété des interactions relatif au suivi longitudinal. Cette situation d'enquête pouvait être interprétée par les enquêtées comme l'installation sur la durée d'une relation amicale et/ou maternante, plaçant l'enquêtrice dans un rôle de *care* de l'ordre de celui d'une confidente, d'une psychologue ou d'une assistante sociale, venant ainsi concurrencer sa légitimité de sociologue. Ce glissement de la dynamique relationnelle était d'autant plus à craindre que la période de crise sanitaire s'est assortie de périodes de confinement qui ont restreint les relations sociales en général, les parloirs en particulier, et ont confronté les compagnes de détenus à un isolement social et un besoin d'interaction encore plus manifestes. En outre, en l'absence d'interactions physiques avec leurs compagnons, ou au mieux, de parloirs intermédiés par des vitres en plexiglass, les entretiens avec l'enquêtrice étaient une façon de faire vivre leur relation de couple en la convoquant par le récit.

2. Faire de la sexualisation de l'enquête un enjeu de compréhension de son objet

Se situant dans le contexte d'une enquête sur les femmes hétérosexuelles réalisée par une femme qui se définit comme telle, l'enquêtrice s'est laissé surprendre par « l'irruption » de la « sexualisation de l'enquête »⁸¹. Oubliant que « le genre précède le sexe »⁸², l'enquêtrice a *a priori*, sur le terrain, classé les individus entre hommes et femmes et observé les « parties divisées » et pas « le principe de partition »⁸³, ignorante de ce qui pouvait se jouer en termes de sexualité avec ses enquêtées. Pourtant,

Un entretien sur la sexualité, même s'il s'agit d'une interview scientifique, est, en lui-même, une forme d'interaction sexuelle qui peut, dans certaines limites, être entièrement vécue (*lived out*) et résolue sur un plan purement symbolique ou verbal, comme le montrent l'expérience et la résolution du transfert sexuel dans la psychanalyse⁸⁴.

Et pour rejoindre Isabelle Clair, « reconnaître la sexualité dans la relation d'enquête signifie la *voir* au moment où elle survient, lui accorder

⁸¹ Monjaret, Pugeault (2014, 64, 69).

⁸² Delphy (1991).

⁸³ Ivi, 25.

⁸⁴ Devereux (1980, 160).

une *signification* méthodologique, et la *nommer* dans le compte-rendu »⁸⁵. Si l'enquêtrice est passée à côté de l'évidence au moment de sa survenue, les prochains développements vont tendre à déterminer, *ex post*, sa portée heuristique dans l'analyse de l'objet. À cette fin, dans un premier temps, il conviendra d'analyser l'exemple de la relation d'enquête avec Coraline, particulièrement caractéristique de cette ambivalence de la relation entre l'enquêtée et l'enquêtrice médiée par le genre (2.1.), avant de monter en généralité pour expliquer en quoi l'étude de la marge, à savoir les compagnes de détenus, permet de démontrer que la prison est le lieu de la binarité essentialisée (2.2.).

2.1. L'enquêtrice, entre témoin et voyeuse : l'exemple topique de Coraline

Coraline, 33 ans, est en couple avec Mouloud, 35 ans, incarcéré en attente de jugement pour des faits criminels. Ce n'est pas sa première incarcération. Les deux se sont connus en milieu libre et ont eu des relations épi-sodiques investies sexuellement et affectivement en ce qui concerne Coraline, mais sans engagement ni de part ni d'autre, avant d'avoir une relation que Coraline qualifie d'amoureuse, investie de projets d'avenir à la sortie de Mouloud. Fortement dotée en capitaux sociaux et culturels, elle est titulaire d'un bac+3 et socialisée au milieu carcéral pour avoir vu les hommes de sa famille, père et oncles, vivre plusieurs périodes d'incarcération dans un contexte qu'elle caractérise positivement de « mafieux » (en opposition à la « petite délinquance », *sic*) et elle-même a connu une période d'incarcération de plusieurs années pour des faits de vengeance qu'elle qualifie de « justifiés ». Coraline s'est sentie tout à fait légitime à parler de sa réalité de fille d'ex-détenu et de compagne de détenu. Dirigée vers l'enquêtrice par une tête de réseau, la relation d'enquête s'est installée progressivement par des échanges écrits sur messagerie Messenger, avant un premier entretien biographique de plus de trois heures. Comme pour de nombreuses enquêtes, un suivi longitudinal de la trajectoire de Coraline a été mis en place explicitement. Il aura duré 2 ans et 1 mois. Si l'on analyse la relation d'enquête, on observe que dix jours après les premiers échanges, Coraline s'est montrée promotrice des interactions par l'envoi de « nouvelles » (terme de l'enquêtée) par le biais de courts messages écrits sur Messenger, dans lesquels elle parlait de sa relation avec Mouloud, mais aussi progressivement de sa vie professionnelle et familiale (elle vivait chez ses parents), des films

⁸⁵ Clair (2016a).

qu'elle voyait et livres qu'elle lisait. L'enquêtrice relançait et découvrait que Coraline s'était documentée en sociologie de la prison et de la sexualité, et lisait notamment des articles de Philippe Combessie, directeur de laboratoire de l'enquêtrice, qu'elle imprimait et surlignait (envoi de photos). S'en sont suivies des « nouvelles » par messages vocaux entre 1 et 6 minutes, à intervalles réguliers (au minimum une fois par semaine les 8 premiers mois), puis plus espacés en fonction des relances de l'enquêtrice.

En analysant leurs interactions, cette dernière s'est étonnée d'avoir inconsciemment laissé place à un dialogue à bâtons rompus qu'elle alimentait également, sur un mode qui était sorti rapidement de la relation d'enquête. Dans le flux de cette communication, Coraline a commencé à envoyer à l'enquêtrice, au bout de 5 mois, ce qu'elle qualifiait de « matériau pour [s] on enquête », à savoir des photos d'elle dénudée en lingerie fine (qualifiés plus loin de *nudes*, selon les termes de l'enquêtée), destinée à Mouloud, des vidéos dans lesquelles elle se mettait en scène dans des saynètes érotiques voire pornographiques, ainsi que les photographies, vidéos et vocaux que Mouloud (beaucoup moins explicites, d'une tonalité plus sentimentale que sexuelle et jamais dénudé) lui envoyait en retour. Tous les soirs en effet, pendant les 9 premiers mois de l'enquête, Coraline et Mouloud se retrouvaient sur WhatsApp entre 21h et 4h du matin (sauf interruptions temporaires le temps de se procurer un nouveau téléphone ou une nouvelle puce pour cause de confiscation, ou période de mise en isolement). Les interactions entre Coraline et Mouloud se sont taries du fait des différents changements de régime d'incarcération du détenu, avant d'aller à la rupture, mais les interactions entre Coraline et l'enquêtrice n'ont cessé que bien après. Elles ont commencé à s'étioler au moment où Mouloud et Coraline ont cessé définitivement d'interagir, qui correspondait au moment de « déprise »⁸⁶ de l'enquêtrice par rapport à son terrain. Après plusieurs mois de silence de cette dernière, Coraline lui a envoyé un message vocal sur Messenger.

Bonjour Audrey, j'espère que tu vas bien, enfin j'imagine, comme on dit "pas de nouvelles, bonnes nouvelles", moi c'est pas super [...] mais ça tu t'en fous, t'as ce qu'il te faut pour ton enquête alors tu n'en as plus rien à foutre de moi. Tu m'as sucée jusqu'à la moelle et jetée. Je t'ai dit des choses que t'aurais jamais dû savoir, ni toi ni personne, je ne regrette pas, trop bon trop con comme on dit. Allez salut ⁸⁷ !

⁸⁶ Favret-Saada (1977).

⁸⁷ Coraline, 33 ans, bac +3 sans emploi, ayant déjà été incarcérée pour faits criminels, en couple avec Mouloud, 35 ans, incarcéré depuis 9 mois en attente de jugement. Ce dernier encourt une peine de plus de 20 ans.

Pour analyser cette relation d'enquête au long cours, on peut se fonder sur l'analyse d'Isabelle Clair qui voit dans le déroulé idéal de toute relation d'enquête un script sexuel⁸⁸ caché, quel que soit l'objet de l'enquête, estimant que

la théorie des scripts sexuels [...] peut être transposée à toute relation qui suit un agencement de séquences à la fois préétabli et tributaire des aléas des interactions sociales et des histoires individuelles, [...] une autre vertu de cette théorie réside dans le fait qu'elle procure un lexique dramaturgique adapté à l'analyse de la relation sociale particulière qu'est la relation d'enquête, dont deux principales caractéristiques sont de s'étendre dans le temps et de déboucher sur un récit⁸⁹.

Elle rapproche ainsi le script de l'enquête du script le plus partagé dans notre société s'agissant des rencontres sexuelles : une demande d'interaction de la part de l'enquêteur, qui se fait séduisant pour convaincre, une rencontre « inaugurant la relation d'enquête » dans un environnement rassurant et connu, puis la mise en place d'interactions dans un lieu (réel ou symbolique) propice à plus d'intimité, ce scénario se renforçant par la régularité des rencontres – donc l'établissement d'une relation suivie.

C'est ainsi que s'est construite la relation d'enquête avec Coraline. Les modalités du terrain, à savoir le suivi longitudinal et la facilité des interactions par messagerie, ont renforcé la mise en place d'une certaine forme d'horizontalité de la relation, la sociologue ne respectant plus une « juste distance »⁹⁰. Le besoin d'interactions sociales des compagnes de détenus, vivant par symétrie l'isolement que peuvent vivre leurs compagnons incarcérés⁹¹, est aggravé par le confinement, qui limite les contacts à tous

⁸⁸ Le concept de script sexuel (Gagnon, 1973) est destiné à analyser la manière dont les individus rentrent en relation sexuelle les uns avec les autres. Ils peuvent être décrits à trois niveaux : le registre intrapsychique, à savoir relatif à l'histoire de chacun, à sa subjectivité ; le registre interpersonnel, décrit par Michel Bozon comme se composant “de séquences ritualisées d'actes, qui interviennent dans les rencontres, la mise en place et l'entretien des relations, provoquent l'excitation et coordonnent la réalisation pratique de rapports sexuels” (Bozon, 2013, 102) ; et le registre culturel, reposant sur des scénarios culturels relatifs aux prescriptions sociales établissant ce qui est sexuel et ce qui ne l'est pas, en fonction d'un contexte socio-historique donné. Ils peuvent être abordés par une description statique ou par un examen des relations dynamiques et des interrelations qui s'établissent entre ces trois niveaux. Tout script sexuel doit permettre la convergence de ces trois registres.

⁸⁹ Clair (2016a).

⁹⁰ Bensa (1995).

⁹¹ La plupart des enquêtées se sont déclarées en rupture familiale, et disent limiter les interactions sociales pour ne pas avoir à évoquer l'incarcération de leur conjoint qui les exposerait à la stigmatisation. Certaines déclarent avoir quitté leur emploi pour ne pas avoir à le révéler dans le cercle professionnel.

les égards. Aussi, la relation d'enquête a-t-elle pu constituer un palliatif à ce qu'enquêtrice et enquêtée avaient en commun en termes de manque d'interactions sociales pendant la crise sanitaire, et engager l'une et l'autre à sortir du cadre, pour rompre la souffrance du manque d'interactions sociales, particulièrement contextuel. Toutefois, comme en témoigne le *verbatim* reproduit plus haut, Coraline pensait avoir noué des liens d'amitié avec l'enquêtrice et s'est sentie trahie (Schwartz, 2012), alors que cette dernière, à la fin du terrain – qui coïncidait avec la fin des dernières restrictions relatives à la Covid-19 – avait repris sa vie sociale et professionnelle et laissé son terrain derrière elle.

La manière dont le terrain arrive à son terme remet au premier plan l'asymétrie qui est à son origine. C'est à nouveau l'enquêteur-trice qui, de façon unilatérale, décide : c'est fini. Qu'il ou elle le fasse brutalement, en douceur, ou ne close jamais tout à fait ses relations d'enquête (continuéés lors de visites intermittentes, par téléphone, ou *via* internet), il est un moment où l'intensité de la présence et des relations s'estompe en même temps que le désir de l'enquêteur-trice. Le cynisme reprend tout à fait ses droits : n'ayant plus besoin de rien, l'enquêteur-trice abandonne le terrain qu'il ou elle a créé⁹².

Ce constat amène à entrer dans un cadre d'analyse relatif aux relations engagées affectivement. En effet, au-delà de ces aspects généraux, la sexualisation de la relation d'enquête avec Coraline doit être analysée en tant que telle, et dans son rapport à l'engagement affectif. En lui envoyant des photos érotiques d'elle, des *nudes*, Coraline dit envoyer du « matériau » à l'enquêtrice. L'usage de cette terminologie par l'enquêtée indique le degré auquel l'enquêtrice s'est livrée au sujet de son travail, mais aussi l'acculturation de l'enquêtée à l'écosystème professionnel de l'enquêtrice. Sur le fond, on peut, pour l'interpréter, se fonder sur ce que Michel Bozon appelle des « pratiques de l'amour »⁹³, entendues comme des processus ou dispositifs permanents d'interprétation des comportements d'autrui qui relèvent du sentiment amoureux, quel qu'en soit l'état, qu'il soit naissant ou en train de se déliter. Michel Bozon avance en effet qu'il y aurait trois stades de l'amour, les amours naissantes, le couple stable et la phase de désamour. Le premier stade repose sur des « remises de soi » : « en se livrant, on oblige moralement l'autre à se livrer. On acquiert du pouvoir en s'abandonnant »⁹⁴, s'assortissant ensuite de « remise du corps », pour arriver à une

⁹² Clair (2016a, 79).

⁹³ Bozon (2016).

⁹⁴ Ivi (55).

stabilité fondée sur des pratiques et rituels partagés et réguliers qui, s'ils viennent à être désinvestis, engagent la phase de désamour.

Le script qui préside à la relation d'enquête avec Coraline peut être analysé dans ce cadre : il y a eu des « remises de soi » réciproques, une « socialisation par frottements »⁹⁵, et un désengagement de la part de l'une des deux, l'enquêtrice, alors même qu'elle se désengageait de son terrain de recherche, laissant l'enquêtée dans un dépit comparable au dépit amoureux, rappelant là l'asymétrie intrinsèque au rapport d'enquête. Cette relation d'enquête reposant sur un degré très engagé du rapport don/contre-don aurait pu être une technique : alimenter la relation pour obtenir des informations, et instrumentaliser le récit de soi comme ressource méthodologique⁹⁶, mais ce fut pour l'enquêtrice une démarche inconsciente, et analysée au moment de la relecture du matériau.

Enfin, on ne peut pas ne pas considérer la nature particulièrement érotique du « matériau » fourni par l'enquêtée. Par leur redondance, ces envois allaient au-delà du nécessaire à l'enquête – si l'on considère que ce type de documents sont nécessaires, en plus du fait de se voir raconter l'existence de la pratique en entretien. Aucune réponse n'y était apportée par l'enquêtrice, qui ne relançait pas sur ces communications visuelles, qui n'étaient pas non plus commentées par l'enquêtée. La sexualité dans les rapports d'enquête lorsque l'enquêtrice est une femme a souvent été lue au prisme des relations hétérosexuelles⁹⁷, et l'analyse qui va suivre n'en dérogera pas, dans un premier temps.

Comme cela a été vu plus haut, l'érotisation de la relation d'enquête est consubstantielle à cette relation même, quel que soit le genre des acteurs ou l'objet de l'enquête. Entre Coraline et l'enquêtrice, on pourrait penser d'abord que s'est jouée une relation hétérosexuelle entre l'enquêtée et son compagnon intermédiée par l'enquêtrice. La relation entre Coraline et Mouloud était décorporisée, ce qui les engageait à des interactions virtuelles qui mobilisaient la sphère du fantasme et l'élaboration de nouvelles « histoires de références »⁹⁸ déterminées par le contexte carcéral. Dans ces *scenarii* ne mobilisant que l'imaginaire, du fait de la distance physique des trois acteurs, l'enquêtrice était placée à la fois en situation de témoin d'une relation vécue à distance du fait de l'incarcération de l'homme – ce qui permettait à Coraline, en la convoquant par le récit dans une relation d'enquête au long cours, de la faire exister matériellement – et en situation

⁹⁵ Ivi (89).

⁹⁶ Thizy, Gauglin, Vincent (2021).

⁹⁷ Fournier (2016), Pruvost (2014).

⁹⁸ Levinson (2008).

de voyeuse pouvant être mobilisée aussi bien dans les scripts auto-érotiques de l'enquêtée, que dans ceux impliquant son compagnon. Enfin, les photos et vidéos de Coraline l'exposaient dans des postures relevant de l'imaginaire de la pornographie : poses lascives, lingerie érotique, sexualisation hypertélique, ce qui tranchait avec le récit qu'elle faisait à l'enquêtrice de sa sexualité pré-carcérale avec le même homme : « Mon mec, c'est un gros nounours, le sexe ça se finit souvent par un gros câlin »⁹⁹. Ce hiatus entre sexualité fantasmée et sexualité vécue engage à penser le genre au prisme des normativités carcérales, et plus particulièrement d'interroger la manière que les femmes ont de performer le genre au prisme des manifestations de la masculinité en milieu pénitentiaire. En effet, les entretiens avec les compagnes de détenus tendent à démontrer le fait qu'elles considèrent notamment et majoritairement la sexualité comme faisant partie du service domestique qu'elles doivent apporter à l'homme, qui en aurait « besoin », illustrant l'incorporation d'une vision essentialisée du rapport de genre et du rapport que les genres entretiennent à la sexualité. Si ce constat n'est pas le propre du milieu carcéral, le contexte n'est pas non plus sans influence.

Il est une autre manière d'interpréter ce qui s'est joué entre Coraline et l'enquêtrice. Elle revient à considérer qu'il s'agissait d'une relation entre les deux femmes, intermédiée par le compagnon incarcéré, qui était un prétexte pour l'enquêtrice à envoyer des *nudes* et parler de sexualité. On peut à cet égard postuler que l'aveuglement de l'enquêtrice quant à la nature de sa relation avec l'enquêtée était en partie fondée sur le fait que toutes deux se reconnaissaient explicitement comme hétérosexuelles, et que c'était le cadre dans lequel la relation d'enquête s'était nouée, avant d'en déborder. Échanger des *nudes* est un script sexuel de l'époque numérique, et l'on a admis que le cadre d'enquête est de nature à créer des scripts sexuels. En outre, les « remises de soi » réciproques et le dépit de l'enquêtée à la fin de l'enquête, qui a des caractéristiques du dépit amoureux, tendent à laisser penser qu'il s'est plutôt agi d'une relation entre les deux femmes, qui s'est construite en relative méconnaissance de ce qui était en train de se jouer, par opportunité, et peut-être, pour compenser la souffrance relative à l'absence de relations sociales propre au confinement en général, et l'absence du compagnon en particulier pour l'enquêtée. Cette analyse tendrait alors à inscrire Coraline, à rebours du modèle dominant qui caractérise les autres enquêtées (celui de la sexualité conjugale), dans le modèle du « réseau sexuel », qui se caractérise par

⁹⁹ Entretien du 27 mai 2021.

une tendance à l'extériorisation de l'intimité qui va en apparence à l'encontre du mouvement séculaire de privatisation de la sexualité. Dans ce type d'orientation intime, l'activité sexuelle apparaît aux individus comme une composante ordinaire de leur sociabilité, génératrice de capital social mais également créatrice de liens d'interdépendance¹⁰⁰.

2.2. La prison : le lieu de la binarité essentialisée

L'enquêtrice : Ça te manque, à toi, le sexe ?

Valérie : Pas plus que ça, il y a trop de choses à penser : les parloirs, les enfants, l'argent, la famille... Je suis juste crevée. Et puis il finira par sortir.

L'enquêtrice : Mais pourtant tu as des relations sexuelles au parloir, c'est ce que tu m'as raconté.

Valérie : Ben oui, mais ça n'a rien à voir. Il est enfermé, il s'ennuie, il bouffe de la merde, si je ne lui apporte pas un peu quelque chose... Et le sexe, il en a besoin. Je peux pas faire grand-chose de plus, alors ça, je le fais.

L'enquêtrice : Mais toi, tu apprécies ces moments ? Tu le vis comment ?

Valérie : T'aimerais ça toi, sur une chaise, à la va-vite, la peur de se faire choper, qu'il prenne du mitard, qu'il n'y ait plus de parloir, qu'il ne voie plus les enfants, que je culpabilise ? Non mais tu comprends pas ?

L'enquêtrice : Ben j'essaye, justement. Et ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi tu le fais alors qu'à t'entendre il n'y a que des risques et pas de plaisir.

Valérie : Ben c'est comme ça, c'est pour lui, ça lui fait plaisir, enfin je pense. C'est dur tu sais la prison, et je ne voudrais pas, tu sais...il y a aussi de surveillantes femmes, et des médecins femmes. Et même des hommes. Enfin tu vois quoi, je suis sa femme, s'il a envie ça doit être avec moi¹⁰¹.

La plupart des travaux sur la prison tendent à dire qu'elle est un lieu qui exacerbe les identités et les expressions masculines¹⁰². Elle contribue

¹⁰⁰ Bozon (2001).

¹⁰¹ Échange sur Messenger avec Valérie, 41 ans, Bac+2 en situation d'emploi, en couple depuis 6 ans avec Fred, 40 ans, incarcéré pour la première fois depuis 8 mois pour une peine de 3 ans aménageable.

¹⁰² Gaillard (2009), de Viggiani (2012).

ainsi à « l'instauration de la perpétuation d'un cadre hétéronormatif qui s'actualise par la prééminence de l'hétérosexualité sur la scène carcérale »¹⁰³.

Postuler l'existence d'une sous-culture carcérale masculine serait une erreur, en revanche, la prison agit comme un miroir grossissant des dispositions préalablement acquises, en ce qu'elle est un cadre d'expression, voire de renforcement et d'adaptation, de cultures importées de l'extérieur.¹⁰⁴

Les hommes sont en outre susceptibles de vivre une désorientation sexuelle du fait de leur détention¹⁰⁵, de nature à rendre leur expression de genre hypertélique. Ces attitudes masculines plus « performatives »¹⁰⁶ peuvent être mises en parallèle avec l'attitude de Coraline dans ses mises en scènes photographiques. De même le rôle de *care* de la femme est-il compris au point d'englober la sexualité comme partie du « prendre soin », dans une dynamique d'essentialisation particulièrement binaire.

Les propos de Valérie, reproduits plus haut, sont caractéristiques à cet égard. Elle décrit la sexualité comme étant de l'ordre du besoin pour l'homme et du service domestique pour la femme. Le couple doit en outre exister de manière exclusive sexuellement, exclusivité dont la femme a la charge puisqu'elle doit être dispensatrice de service sexuel, sans quoi l'homme serait fondé à se le procurer ailleurs, ce qui s'inscrit dans le modèle de la *sexualité conjugale* évoqué plus haut.

La relation d'enquête entre femmes n'échappe pas à ce prisme binaire et essentialisé. Il ressort des entretiens avec les compagnes de détenus que dans leurs stratégies de présentation d'elles, dès lors qu'elle se rendent au parloir, elles cherchent leur positionnement sur un *continuum* qui va de la pute à la femme respectable. Cela ressort particulièrement dans l'observation des groupes de soutien en ligne : nombreuses sont les demandes de conseils sur les vêtements qui leur permettraient d'être perçues positivement par l'administration pénitentiaire et par les codétenus de leur compagnon – parfois par leurs compagnons eux-mêmes. En effet, elles expliquent en entretien vouloir échapper au stigmate de la pute qui se transférerait sur leur compagnon détenu et ferait de lui l'objet de réprobations de la part de ses codétenus – en d'autres termes, ne pas lui faire perdre la face¹⁰⁷ : celle

¹⁰³ Branders, Gauthier (2023, 320).

¹⁰⁴ Combessie (2018, 80).

¹⁰⁵ Marchetti (2001).

¹⁰⁶ Butler (2005).

¹⁰⁷ Goffman (1973).

d'un homme qui « tient »¹⁰⁸ sa femme. L'enjeu est aussi de se confronter au regard de leurs pairs, les autres compagnes de détenus, qui repose sur les mêmes normes et ressorts.

Il n'en fut pas autrement pour l'enquêtrice dès lors qu'elle a pénétré les réseaux de compagnes. S'il convient en effet pour les compagnes de rassurer leurs pairs, l'administration pénitentiaire, les compagnons et leurs co-détenus, il a été du ressort de l'enquêtrice de rassurer lesdites compagnes, ainsi que les compagnons à qui elles faisaient parfois rapport de leur participation à cette enquête. Lors d'un focus groupe dans le groupe *Attendre notre sortie* (le seul ouvert aux hommes), destiné à expliquer les enjeux de l'enquête après la mise en ligne du questionnaire qui a suscité de fortes réactions, un ancien détenu s'est exprimé de manière courtoise mais ferme pour dire qu'il comprenait les réactions de ces femmes, qui ne devaient pas être mises en situation de parler de « ces choses-là »¹⁰⁹. Les femmes – enquêtées et enquêtrice – étaient ainsi remises à leur place par un homme, devant se conformer à la norme de la réserve féminine.

3. Conclusion

Cet article avait pour ambition de démontrer, comme d'autres l'ont fait, à quel point il est fécond d'analyser l'expérience d'enquête en tant que telle, et, partant, la relation d'enquête – considérée en tant que lien – afin d'éclairer aussi bien le terrain que l'objet. En outre, si l'on admet avec Olivier Schwartz le « paradoxe de l'enquêteur »¹¹⁰, qui avance qu'alors même qu'il veut enquêter au plus près de la réalité sociale, sa seule présence y modifie les interactions, une analyse réflexive du dispositif et de la relation d'enquête apparaît indispensable pour débiaiser le regard, de la construction de l'objet à la production des données recueillies. Cela revient à dire d'où on parle, mais aussi qui parle, et ce qui se dit devient alors un moteur de la connaissance, en ce que les réactions des « indigènes » informent sur leur vision du monde. Il s'agit là de se demander en quoi ce que l'on donne (à voir) de soi révèle du monde social de l'autre.

¹⁰⁸ « Federico ne veut pas passer pour un homme qui ne tient pas sa femme » : réponse d'une enquêtée à la question de l'enquêtrice tendant à savoir pourquoi elle ne se maquillait pas quand elle allait au parloir alors qu'elle le faisait pour aller sur son lieu de travail. Discussion informelle sur Messenger, 9 août 2023.

¹⁰⁹ Focus-groupe, 3 juin 2021.

¹¹⁰ Schwartz (1993).

En ce qui concerne une recherche qui se concentre sur une population exclusivement féminine et se situe à l'intersection de la prison, de l'intimité et de la sexualité, l'épistémologie féministe paraît en outre être particulièrement adaptée. En effet, dans le cas d'espèce, il ne s'est pas agi de « faire du terrain en féministe »¹¹¹ à proprement parler, mais d'en exploiter la boîte à outils méthodologique pour analyser finement ce que fait le genre dans une relation d'enquête, questions qui se révèlent particulièrement nécessaires dans une recherche sur la sexualité. À cet égard, puisqu'il a été question, là, d'interroger le dispositif d'enquête qui a présidé au recueil d'une souffrance relative au manque de lien et à l'intimité conjugale, il est intéressant de conclure en posant une question qui peut prolonger la réflexion. L'enquêtrice a dû accepter, reconnaître et analyser toutes les places qui lui ont été assignées et qui ont fait d'elle « quelqu'un d'autre », assumant ainsi son « désir de participation »¹¹². Mais il est pertinent de se demander ce que sa présence prolongée a produit comme effet sur le monde social étudié, et la manière dont cela a pu générer pour elle une certaine forme de souffrance dans son rapport au monde en général, eu égard à ses convictions personnelles féministes. En effet, se conformer aux attendus hétéronormatifs de la population enquêtée pour préserver son terrain revenait à contribuer à renforcer un cadre hégémonique contre lequel l'enquêtrice milite, en tant qu'actrice du monde social. Mais elle a estimé, dans une posture de dédoublement artificielle et probablement mal maîtrisée, que c'était la sociologue qui était sur le terrain, et qu'il lui fallait tendre vers une forme de neutralité axiologique¹¹³ propre au statut.

Références

- Adorno T. (2003 [1954]), *Minima moralia: réflexions sur la vie mutilée*, Paris: Payot.
- Avanza M., Fillieule O., Masclet C. (2015), *Ethnographie du genre. Petit détour par les cuisines et suggestions d'accompagnement*, « SociologieS », <http://journals.openedition.org/sociologies/5071>
- Bajos N., Bozon M. (éds.) (2008), *Enquête sur la sexualité en France*, Paris: La Découverte.
- Bauman Z. (2005), *La société assiégée*, Rodez: Rouergue.

¹¹¹ Clair (2016b).

¹¹² Berliner (2013).

¹¹³ Weber (2003).

- Beaud S. (1996), *L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour « l'entretien ethnographique »*, "Politix", 35, 3: 226-257.
- Bell J. (1993), *Doing your Research Project: A Guide for First-Time Researchers in Education and Social Sciences*, Open University Press.
- Bensa A. (1995), *De la relation ethnographique. À la recherche de la juste distance*, "Enquête", 1: 131-140.
- Berliner D. (2013), *Le désir de participation ou Comment jouer à un autre*, "L'Homme", 206, 2: 151-170.
- Bourdieu P., Wacquant L. (1992), *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris: Seuil.
- Bourdieu P. (2014), *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris: Seuil.
- Bozon M. (2001), *Orientations intimes et construction de soi. Pluralité et divergences dans les expressions de la sexualité*, "Sociétés contemporaines", 41-42, 1: 11-42, <https://doi.org/10.3917/soco.041.0011>.
- (2016), *Pratique de l'amour. Le plaisir et l'inquiétude*, Paris: Payot.
- (2025), *Sociologie de la sexualité*, Paris: Armand Colin.
- Branders C., Gauthier L. (2023), *Se faire draguer en taule: la relation d'enquête à l'épreuve de l'ordre carcéral genré*, "Déviance et Société", 47, 2: 319-354.
- Butler J. (2005 [1990]), *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris: La Découverte.
- Cardi C. (2008), *La Déviance des femmes: délinquantes et mauvaises mères : entre prison, justice et travail social*, Lille: Atelier National de Reproduction des Thèses.
- Chetcuti-Osorovitz N. (2021), *Femmes en prison et violences de genre*, Paris: La Dispute.
- Cicchelli-Pugeault C., Cicchelli V. (1998), *Les théories sociologiques de la famille*, Paris: La Découverte.
- Clair I. (2012), *Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel*, "Agora débats/jeunesses", 60, 1: 67-78.
- (2016a), *La Sexualité dans la relation d'enquête. Décryptage d'un tabou méthodologique*, "Revue française de sociologie", 57, 1: 45-70.
- (2016b), *Faire du terrain en féministe*, "Actes de la recherche en sciences sociales", 213, 3: 66-83.
- (2022), *Nos objets et nous-mêmes: connaissance biographique et réflexivité méthodologique*, "Sociologie", 13, 3: 317-334.
- Combessie P. (2018), *Sociologie de la prison*, Paris: La Découverte.

- Combessie P., Mayer S. (2013), *Une nouvelle économie des relations sexuelles*, "Ethnologie française", 43, 3: 381-389, <https://shs.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2013-3-page-381>.
- Delphy C. (1991), *Penser le genre: quels problèmes?*, in Hurtig M.-C., Kail M., Rouch H., *Sexe et genre: de la hiérarchie entre les sexes*, Paris: CNRS.
- Devereux G. (1980 [1967]), *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion.
- Dorlin E. (2021), *Sexe, genre et sexualités. Introduction à la philosophie féministe*, Paris: PUF.
- Favret-Saada J. (1977), *Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le bocage*, Paris: Gallimard.
- Fidolini V. *Idéaux de masculinité et sexualité interdite. Expériences sexuelles au moment de la transition vers l'âge adulte*, "Agora débats/jeunesses", 69, 1: 23-35.
- Foucault M. (1975), *Surveiller et punir*, Paris: Gallimard.
- Fournier P. (2006), *Le sexe et l'âge de l'ethnographe: éclairants pour l'enquête, contraignants pour l'enquêteur*, ethnographiques.org : revue en ligne de sciences humaines et sociales, 11.
- Friedman L. (1986), *La sociologie du droit est-elle une science?*, "Droit et Société", 2: 91-100.
- Gagnon J., Simon W. (1973), *Sexual Conduct: The Social Sources of Human Sexuality*, Chicago: Aldine.
- Gaillard A. (2009), *Sexualité et prison. Désert affectif et désir sous contrainte*, Paris: Max Milo.
- Garcia M.-C. (2021), *Amours clandestines: nouvelle enquête. L'extraconjugalité durable à l'épreuve du genre*, Lyon: Presses Universitaires de Lyon.
- Gardien E. (2024), *Chapitre 21. Savoir expérientiel et pair-aidance*, in Henckes et al. (éds.), *Interroger le médico-social: regards des sciences sociales*, Paris: Dunod, 515-540.
- Geertz C. (1973), *The Interpretation of Cultures: Selected Essays*, New York: Basic Books.
- Geremek B. (1987), *La Potence ou la pitié. L'Europe et les pauvres du Moyen-Âge à nos jours*, Paris: Gallimard.
- Giami A. et al. (1993), *Représentation du handicap et des personnes handicapées*, in *Rapport de recherche INSERM*, Paris.
- Giddens A., Mouchard J. (2006), *La Transformation de l'intimité: sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*, Paris: Hachette Littératures.

- Goffman E. (1961), *Asiles. Etude sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, Paris: Minuit.
- (1963), *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris: Éditions de Minuit.
- (1973), *La Présentation de soi. La mise en scène de la vie quotidienne I*, Paris: Minuit.
- (1991), *Les cadres de l'expérience*, Paris: Éditions de Minuit.
- Gourarier M. (2011), *Négocier le genre? Une ethnologue dans une société d'hommes apprentis séducteurs*, "Journal des Anthropologues", 124-125, 1: 159-178.
- Hartsock N. C. M. (1983), *The Feminist Standpoint: Developing the Ground for a Specific Feminist Historical Materialism* in Harding S., Hintikka M. B. (éds.), *Discovering Reality. Synthese Library*, Dordrecht: Springer, vol. 161.
- Honneth A. (2008), *Les pathologies de la liberté*, Paris: La Découverte.
- INED (1992), *Analyse des comportements sexuels en France 1990-1992 (ACSF)*, <https://doi.org/10.48756/ined-IE0178-1423>.
- INSEE (2002), *L'histoire familiale des hommes détenus*, "Synthèses. Statistique publique", 59.
- Jackson S., Scott S. (2010), *Rehabilitating Interactionism for a Feminist Sociology of Sexuality*, "Sociology", 44, 5: 811-826.
- Joël M. (2017), *La sexualité en prison de femmes*, Paris: Sciences Po Presses.
- Lancelevée C. (2011), *Une sexualité à l'étroit. Les unités de vie familiale et la réorganisation carcérale de l'intime*, "Sociétés contemporaines", 83, 3, 107-130.
- Le Blanc G. (2009), *L'invisibilité sociale*, Paris: PUF.
- Lennes K. (2022), *L'ethnographe, l'escort et le client*, "Socio-anthropologie", 46: 29-43.
- (2024), *La valeur des relations: arrangements intimes entre travailleurs du sexe et clients dans le contexte de l'escorting masculin sur Internet (Paris, France)*, thèse, École doctorale Sciences des Sociétés, Paris.
- Levinson S. (2008), *La place et l'expérience des enquêteurs dans une enquête sensible*, in Bajos N., Bozon M. (éds.), *Enquête sur la sexualité en France: pratiques, genre et santé*, Paris: La Découverte, 97-113.
- Lévy-Guillain R., Sponton A., Wicky L. (2022), *L'intime au bout du fil. Enjeux méthodologiques de l'entretien biographique à distance*, "Revue française de sociologie", 63, 2: 311-332.

- Lombard L. (2022), *The interpretation of relationships: Fieldwork as boundary-negotiation*, « Ethnography », 0, 0, <https://doi.org/10.1177/14661381211069670>.
- Marchetti A.-M. (2001), *La France incarcérée*, “Etudes”, t. 395, 9: 177-185.
- Mathieu L. (2022), *Testament pornographe*, “SociologieS”, 10.4000/sociologies.18120.
- Milon C. (2022), *Ce(lles) que la visioconférence rend visible(s). Une enquête par entretiens auprès de femmes en parcours bariatrique*, “Socio-Anthropologie”, 45: 179-195.
- Monjaret A., Pugeault C. (dit.) (2014), *Le Sexe de l'enquête. Approches sociologiques et anthropologiques*, Lyon: ENS Éditions.
- Mossuz-Lavau J. (2002), *Les Lois de l'amour*, Paris: Payot.
- Olivier de Sardan, J.-P. (2000), *Le « je » méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain*, “Revue française de sociologie”, 41, 3: 417-445.
- Paperman P. (2005), *Les Gens vulnérables n'ont rien d'exceptionnel*, in Paperman P., Laugier S., *Le Souci des autres: éthique et politique du « care »*, “Raisons pratiques”, 16: 321-337.
- Paugam S. (éds.) (1991), *La disqualification sociale. Essai sur la nouvelle pauvreté*, Paris: PUF.
- (1996), *L'exclusion: l'état des savoirs*, Paris: La Découverte.
- Piazzesi C. et al. (2020), *Intimités et sexualités contemporaines; Les transformations des pratiques et des représentations*, Montréal: Presses Universitaires de Montréal.
- Plummer K. (1998), *Introducing Sexualities*, “Sexualities”, 1, 1: 5-10.
- Pruvost G. (2014), *Ni policier, ni homme: une sociologue enquête sur la féminisation de la police*, in Monjaret A., Cicchelli-Pugeaut C. (éds.), *Le sexe de l'enquête: approches sociologiques et anthropologiques*, Lyon: ENS Éditions, 165-180.
- Ricordeau G. (2019), *Pour elles toutes. Femmes contre la prison*, Montréal: Lux.
- Rostaing C. (1998), *La relation carcérale. Identités et rapports sociaux dans les prisons de femmes*, Paris: Eyrolles.
- (2021), *Une institution dégradante, la prison*, Paris: Gallimard.
- Roudaut K., Derbez B. (2022), *Proximité et distance dans l'entretien sur l'intime en période de crise sanitaire*, “Genèses”, 126, 1: 125-139.

- Santelli E. (2018), *L'amour conjugal, ou parvenir à se réaliser dans le couple. Réflexions théoriques sur l'amour et typologie de couples*, "Recherches familiales", 15: 11-26.
- Schwartz O. (1993), *L'empirisme irrésistible. Postface à la traduction française de Le Hobo: sociologie du sans-abri (N. Anderson)*, Paris: Nathan.
- Simmel G. (1998 [1907]), *Les Pauvres*, Paris: PUF.
- Thizy L., Gauglin M., Vincent J. (2021), « Se raconter » sur le terrain: le récit de soi comme ressource méthodologique, "Genèses", 123, 2: 115-135.
- Touraut C. (2012), *La famille à l'épreuve de la prison*, Paris: PUF.
- Trachman M. (2013), *Le travail pornographique. Enquête sur la production de fantasmes*, Paris: La Découverte.
- de Viggiani, N. (2012), *Trying to be something you are not: masculine performances within a prison setting*, "Men and Masculinities", 15, 3: 271-291.
- Voirol O. (2013), *Ce que cache la question de la visibilité et de l'invisibilité sociales*, in Faes H. (éds.), *L'invisibilité sociale. Approches critiques et anthropologiques*, Paris: L'Harmattan.
- Weber M. (2003 [1919]), *Le Savant et le Politique*, Paris: La Découverte.

